

Max van Berchem, fondateur de l'épigraphie arabe (1863-1921)

Après la mort du grand arabisant Max van Berchem, soit Maximilien [24] Berthout van Berchem (voir chap. X de la Généalogie), sa veuve fit paraître un épais volume nécrologique (*Max van Berchem, 1863-1921, Hommages rendus à sa mémoire*, Genève, 1923), qui contient de nombreux témoignages sur le défunt et l'importance exceptionnelle de son œuvre. Voici encore quelques autres textes sur Max, parus soit antérieurement (le premier article), soit au contraire plus tard, à l'occasion du centenaire de sa naissance (les quatre articles suivants) ou encore dans un ouvrage récent sur l'orientalisme (le dernier extrait) ; ils sont suivis d'un article sur la Fondation Max van Berchem :

« L'Université de Lausanne a récemment accordé le grade de docteur honoris causa à un savant si modeste que ses concitoyens se doutent à peine de sa valeur, tandis que sa renommée a depuis longtemps franchi nos frontières.

M. Max van Berchem est né le 16 mars 1862 à Genève, où il a fait la majeure partie de ses études universitaires, poursuivies ensuite à Leipzig, Strasbourg, Berlin et Paris. Il est docteur en philosophie de l'Université de Leipzig en 1886. A Paris, il subit l'influence de Clermont Ganneau.

L'Orient et la littérature arabe l'attiraient. Il fit de fréquents voyages, au Caire, à Jérusalem, en Syrie de 1889 à 1895, puis de nouveau en 1913 et 1914 il visita longuement Constantinople, le Caire et Jérusalem.

Au retour de chaque voyage, M. van Berchem se retire en son château de Crans ou à sa bibliothèque de la rue de l'Evêché à Genève, pour rédiger ses travaux. Il n'en sort que pour aller fouiller les musées et les bibliothèques ou pour aller dans des Congrès internationaux faire la connaissance personnelle des savants qui creusent le même sillon. Nous ne saurions mieux faire pour donner une idée de ses travaux que de donner la parole au rapporteur officiel de l'Université de Lausanne lors de la proclamation de son doctorat :

“Le résultat de ce labeur de bénédictin voyageur est considérable. Ce fut la publication des mémoires nombreux, parfois en allemand, mais surtout en français, et dont nous ne voulons retenir ici que l'idée maîtresse et la haute

inspiration.

L'idée maîtresse, la voici : dès ses premiers séjours en Orient, M. van Berchem reconnut l'importance capitale de l'archéologie arabe pour l'histoire des mœurs, des idées, de la civilisation musulmanes. L'étude scientifique des monuments arabes, dont un grand nombre sont menacés d'une rapide destruction, lui prouva qu'ils constituent des documents historiques d'une valeur insoupçonnée. C'est de leur étude comparée que devait sortir l'ouvrage dès lors rêvé par M. van Berchem et qu'il intitulait modestement Manuel d'archéologie arabe. Ce projet fut exposé en 1892, dans sa Lettre à M. Barbier de Meynard, et notre grand orientaliste s'est dès lors consacré à sa réalisation avec une admirable persévérance.

Mais par où aborder cette tâche prodigieuse ? Avec une merveilleuse sûreté de coup d'œil, M. van Berchem reconnut qu'il fallait d'abord recueillir les inscriptions, particulièrement celles de l'Egypte et de la Syrie, berceau et centre de la civilisation arabe musulmane. De là est sorti ce colossal et magistral ouvrage, impérissable titre de gloire scientifique, le Corpus inscriptionum arabicarum. Dans ce domaine, il fallait tout créer, même la méthode. Aussi M. van Berchem publia-t-il d'abord toute une série de matériaux, où il comparait les inscriptions avec les données fournies par les historiens et les géographes arabes. Les résultats de cette méthode surprirent et l'auteur et le monde savant par leur richesse et leur précision.

Mais une entreprise pareille ne peut être menée à chef par un seul homme. M. van Berchem, en gardant toujours la place éminente que lui seul était capable de remplir, trouva promptement des collaborateurs nombreux, parmi lesquels il aime à citer M. le D^r Et. Combe, bibliothécaire à la Bibliothèque municipale d'Alexandrie, fils du regretté Ernest Combe, professeur et ancien recteur de notre Université ; enfin, l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, dont notre compatriote était correspondant, prit le Corpus sous son patronage et le rattacha au Corpus Inscriptionum Semiticarum, inauguré par Renan. M. van Berchem fut adjoint à la Commission spéciale de ce recueil et chargé d'en diriger toute la partie arabe. Les préparatifs pour l'impression d'un premier fascicule du Corpus arabe étaient déjà fort avancés lorsque la guerre est venue les interrompre. Nous souhaitons vivement qu'une entreprise internationale au premier chef, commencée et dirigée par un savant suisse, puisse être bientôt poursuivie dans des conditions aussi favorables, et contribuer à affermir cette paix intellectuelle dont nous éprouvons tous le besoin profond.

Cependant, l'archéologie arabe, d'où était parti M. van Berchem, a bénéficié, accessoirement, de tous ces travaux, ainsi que l'histoire des institutions religieuses et politiques de l'Islam. On peut dire que l'étude de la civilisation islamique en a été profondément renouvelée. En ont profité également l'archéologie des pays occidentaux, et l'histoire des Croisés et de leur influence sur l'architecture orientale. Quelques uns de ces travaux auraient suffi pour

assurer la réputation d'un savant ordinaire. Tous témoignent d'une maîtrise incomparable, reconnue par le monde savant unanime. Elle a été consacrée entre autres par le choix que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a fait de notre compatriote comme membre associé, dès l'année 1913."

On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser le labeur fécond de notre compatriote. Puisse-t-il mener à bien la lourde tâche qu'il a entreprise et qui lui a valu déjà la grande notoriété dans le monde des orientalistes. »

K., E., « M. Max van Berchem, orientaliste »,
La Patrie Suisse, n° 615, Genève, 18 avril 1917.

« Dans la tradition scientifique genevoise, dont les jalons les plus éclatants furent des esprits hantés par une inlassable curiosité dominée par une souveraine rigueur, il faut rappeler aujourd'hui la place éminente qu'occupe Max van Berchem, créateur de l'épigraphie arabe et fondateur de l'archéologie musulmane moderne.

Il s'ouvrait devant un jeune homme, né dans notre ville le 16 mars 1863, les possibilités les plus riches et les plus variées, car il goûtait avec une soif aussi ardente les bienfaits de la musique et de la littérature que ceux des sciences.

La lecture d'un livre décide de sa vie par le choix qu'il va faire, délibérément : ce choix, c'est l'Egypte, son passé. Après des études à Leipzig, Strasbourg et Berlin, avec un doctorat en poche, il part pour l'Orient à 23 ans. Il est au Caire en 1886 : il connaît à fond l'arabe classique et sa culture déjà étendue lui permet de mettre en lumière, comme par une inspiration – mais c'est chez lui l'observation qui compte, le fait, la précision arrachée au terrain – tout ce que l'archéologie arabe peut encore révéler. "Un monument bien étudié, dit-il avec justesse, vaut mieux que le meilleur texte." Tout l'homme est là : un savant qui, aux hypothèses échafaudées dans un cabinet de travail, préfère la preuve, sans jamais d'ailleurs la solliciter.

Sa quête va le mener, dans des conditions de vie souvent pénibles, dans tout le Proche-Orient, chargé d'un lourd matériel photographique et dominant les aléas d'une telle recherche par une obstination jamais entamée. Après l'Egypte, on le voit en Palestine, en Syrie, en Asie-Mineure. Les expéditions se succèdent – notons celle faite à cheval avec le Genevois Edmond Fatio – et les résultats sont analysés longuement avant publication au château de Crans que fréquentent des savants réputés.

Avide, toujours, de parfaire ses connaissances, il travaille et étudie en compagnie d'éminents orientalistes, et s'approche de l'œuvre de sa vie, l'épigraphie arabe. Recueillant, déchiffrant, commentant les inscriptions méthodiquement recueillies pendant ses voyages, il crée les fondements d'une archéologie arabe scientifique.

Ces inscriptions, il projette de les réunir dans un ouvrage monumental, le Corpus inscriptionum arabicarum. Pressentant l'immensité de la tâche, il s'adjoind des collaborateurs, se réservant les volumes sur Jérusalem. Son œuvre va connaître un appui déterminant : celui de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris qui la prend sous son patronage.

Il faudrait de longues pages, ne serait-ce que pour résumer le travail entrepris à la suite de cette impulsion qui est en même temps une consécration.

Nouveaux voyages, visite à Abydos aux fouilles d'Edouard Naville, l'égyptologue genevois ; séjour au Caire, et enfin Jérusalem, où il va recueillir une foule de renseignements qui seront consignés dans d'innombrables pages de son œuvre.

Puis c'est 1914, l'arrêt de la publication, la rupture de collaborations fructueuses. Ce n'est qu'en 1920 qu'il pourra – trop tard, hélas ! – retourner au Caire. Mais les difficultés surgissent, s'amoncellent ; la maladie l'attaque, alors qu'il se trouve épuisé. Il rentre dans son pays pour y mourir, âgé de 58 ans, le 7 mars 1921.

Ce que lui doit l'archéologie musulmane moderne, les arabisants le savent, malgré la fin prématurée d'une vie consacrée tout entière à la science, pendant laquelle il a assuré pas moins de quatre-vingt-dix-sept publications diverses. Son œuvre, d'ailleurs, s'est perpétuée, grâce à des savants, à des amis.

Et je voudrais encore parler, brièvement, de la piété filiale qu'il a fait naître dans le cœur de ses enfants. Collaborant – modestement – aux fouilles de sa fille, Mlle Marguerite van Berchem, dans le Sahara algérien, connaissant les missions nombreuses accomplies par son fils, M. Horace van Berchem, pour le bénéfice de notre Musée d'ethnographie, j'ai eu ainsi un reflet de ce que Max van Berchem sut être – non seulement pour les orientalistes du monde entier, mais encore pour ses propres enfants : un exemple vivant. »

RICHOZ, Claude, « Il y a cent ans naissait à Genève Max van Berchem, fondateur de l'archéologie musulmane moderne », *La Suisse*, 16 mars 1963.

« LE 16 MARS 1863 NAISSAIT À GENÈVE MAX VAN BERCHEM, CRÉATEUR DE L'ÉPIGRAPHIE ARABE ET PAR LÀ FONDATEUR DE L'ARCHÉOLOGIE MUSULMANE MODERNE. LE PROFESSEUR GASTON WIET, DE L'INSTITUT, DOYEN DES ARABISANTS FRANÇAIS, QUI FUT PENDANT DE LONGUES ANNÉES EN CONTACT ÉTROIT AVEC LUI, DEVAIT FAIRE REVIVRE POUR NOS LECTEURS LA CARRIÈRE DU GRAND ORIENTALISTE. AYANT DÛ SUBIR UNE BRUSQUE OPÉRATION, IL N'A PU NOUS ENVOYER À TEMPS SON MANUSCRIT. NOUS AVONS ALORS DEMANDÉ À M. HORACE VAN BERCHEM DE BIEN VOULOIR NOUS RETRACER BRIÈVEMENT LA VIE ET L'ŒUVRE DE SON PÈRE.

Il y a plus d'une raison pour rapprocher Ferdinand de Saussure, dont le souvenir a été récemment commémoré d'une émouvante façon, et Max van Berchem. A la proche parenté du sang et de la tradition familiale s'ajoute une proche parenté de formation et de disciplines. Mais plus tard, au moment d'appliquer à la recherche le riche bagage de connaissances acquises, les voies des deux hommes se séparent. Alors que de Saussure, au cours d'une quête solitaire, sinueuse et dramatique, s'élevait vers des synthèses de plus en plus vastes mais s'y consumait, laissant finalement à ses descendants spirituels la lourde tâche de relever, puis d'éclairer sa pensée prophétique, van Berchem, pressentant les dangers de l'esprit pareillement inquiet et universel qui était le sien, décidait d'emblée de donner à son activité un cadre délimité auquel il se tint par la suite contre vents et marées, moyennant quoi il eut la satisfaction, sinon d'achever, du moins de formuler lui-même clairement son œuvre et de l'ancrer solidement dans les réalités du sol de l'Orient.

Celui qui allait délibérément choisir un sujet aussi délaissé que l'histoire et l'archéologie arabes et s'y consacrer intégralement tout au long d'une carrière indépendante, avait pourtant bien d'autres cordes à son arc. Issu d'une famille d'origine brabançonne installée chez nous dans le deuxième tiers du XVIII^e siècle, il grandit dans une ambiance familiale cultivée et un cadre de distinction, auprès d'une mère au grand cœur qui ne néglige rien pour imprimer à l'esprit de ses fils une saine impulsion. Encore très jeune, il manifeste un goût marqué pour l'étude et une grande faculté d'assimilation, et l'on comprend à lire le journal de sa mère, que cet enfant exceptionnel fait naître les plus vives espérances. Après ses années d'études préliminaires à l'école Martine à Genève, il se rend à Stuttgart où il passe deux ans au gymnase de cette ville. Années studieuses où l'adolescent acquiert une connaissance approfondie de l'allemand et où il s'initie pour la vie à la musique des grands maîtres. Son baccalauréat ès lettres obtenu, il fait dans sa ville natale deux semestres de sciences physiques et naturelles. Il était difficile à une nature aussi richement douée de trouver sa voie. Les arts plastiques, la musique, les sciences, la littérature même le saisissaient tour à tour et il dit souvent à ses proches, plus tard, le trouble et l'enthousiasme qu'apportaient dans son âme tant de possibilités diverses.

C'est à ce moment que la lecture d'un livre sur l'Égypte éveille en lui le désir de se consacrer à l'étude de l'ancien Orient. Comme beaucoup de ses concitoyens d'alors, il part pour Leipzig, grand centre d'études orientales. Après s'être essayé à l'assyriologie, mais avoir été rebuté par les bases philologiques incertaines de cette jeune science, lui qui eut toujours une aversion instinctive pour les jeux d'hypothèses, il s'oriente fermement et définitivement vers les études arabes – langue, littérature, histoire – tout en approfondissant parallèlement l'histoire de l'art et l'architecture. Ainsi se marque dès le début la triple source qui inspirera son œuvre. Après Leipzig, c'est Strasbourg et Berlin où il fait une vive impression sur son maître Sachau.

Il est reçu docteur maxima cum laude de l'Université de Leipzig en 1886 avec une thèse sur La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes où il démontre entre autres "que la plupart des institutions relatives à la condition des terres et à leur imposition se trouvent en germe dans les actes et les décrets de Mahomet". Dans ce travail de jeunesse s'observe déjà tout ce qui distinguera ses ouvrages : dépassant de beaucoup son sujet, il aboutit toujours à des résultats nouveaux et fondamentaux. Van Berchem part la même année pour Le Caire en emportant une connaissance parfaite de l'arabe classique, et c'est avec une intense émotion qu'à vingt-trois ans il foule pour la première fois le sol de l'Orient. Sa vaste science de la culture islamique et son sûr instinct pour les éléments caractéristiques du détail des monuments lui permettent d'apercevoir aussitôt les trésors que Le Caire peut encore offrir aux chercheurs avertis. 1888 le revoit en Egypte et c'est la publication de ses Notes d'archéologie arabe sur les monuments anciens du Caire encore conservés. Par ce travail fondamental pour l'histoire de l'art musulman, le jeune savant s'assure du premier coup le respect de ses pairs. Là s'affirme déjà ce qui sera toute sa vie son grand mot d'ordre : la priorité des certitudes puisées sur le terrain par rapport aux recherches livresques et aux hypothèses. "En archéologie, écrit-il, il faut sans cesse comparer les monuments à la littérature, mais sans oublier qu'un monument bien étudié vaut mieux que le meilleur texte. Et l'œil qui s'habitue trop à lire dans les livres, fût-ce au service d'un esprit rompu à la critique, désapprend à lire dans les formes..."

Dès lors sa route est tracée. Au cours d'une série de campagnes, qu'il effectue pour la plupart seul dans les conditions matérielles précaires de l'Orient d'alors, presque sans aide officielle et en transportant lui-même ses lourds appareils et son matériel photographique, il va parcourir la plus grande partie du Moyen-Orient, accumulant, par l'observation rigoureuse, les notes les plus précises et des relevés manuels et photographiques de haute qualité, des matériaux de toute espèce où dominent les inscriptions. En 1888, après l'Egypte, c'est une première prise de contact avec la Palestine, la Syrie, l'Asie mineure et Constantinople. En 1889/90, nouveau séjour au Caire, suivi d'un autre en 1892. En 1893, c'est Jérusalem, en 1894 la Syrie, Damas, le Hauran et la Palestine, en 1895 enfin, une véritable expédition à cheval, faite cette fois avec l'architecte genevois Edmond Fatio, le conduit à travers une grande partie de la Syrie du nord. Dans l'intervalle de ses campagnes, il travaille dans sa riche bibliothèque du château de Crans au dépouillement et à la publication en de nombreux mémoires de l'énorme masse de matériaux recueillis. Il ne la quitte que pour accroître encore ces matériaux en explorant dans les grandes villes d'Europe les musées et les collections privées et pour participer aux congrès d'orientalistes.

Mais entre-temps il avait éprouvé le besoin de parfaire ses connaissances à Paris, brillant foyer d'orientalisme. Il y travaille en 1888/89 sous la direction de Charles Clermont-Ganneau (1846-1923), le maître de l'archéologie orientale au Collège de France, comme lui homme de terrain. Celui-ci exerce sur lui une très

grosse influence. Au cours de ce séjour, van Berchem noue de précieux contacts avec les hommes et surtout les institutions qui vont jouer un rôle déterminant dans l'orientation de son activité : Clermont-Ganneau, Barbier de Meynard, le marquis de Vogüe, Charles Schéfer, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le Journal asiatique.

Dès ses premiers voyages, Max van Berchem avait pressenti ce qui devait devenir l'œuvre maîtresse de sa vie. Bien qu'il fût particulièrement réceptif à tout ce qui touchait l'art islamique, il sentit de plus en plus clairement que là n'était pas sa vraie voie. Sa parfaite connaissance de l'arabe classique le prédestinait à en devenir l'épigraphiste. En déchiffrant les inscriptions du Caire puis celles de Palestine et de Syrie, il reconnut que l'étude de ces textes, pour la plupart inédits ou même inconnus, était d'une importance primordiale pour l'histoire des mœurs, des idées, de la civilisation musulmane. Grâce à leur publication complète et systématique avec des notes explicatives, naîtrait, pensait-il, "un commentaire vivant des institutions religieuses, sociales et politiques de l'Islam" destiné, dans son esprit, à devenir un instrument indispensable de la recherche historique. Subsidièrement, il serait possible de classer méthodiquement les monuments et de jeter enfin les bases d'une archéologie arabe vraiment scientifique.

Ainsi prend corps en 1891 le projet de "recueillir les inscriptions arabes de l'Égypte et de la Syrie, centre et berceau de la civilisation arabe musulmane, pour former la base d'un Corpus inscriptionum arabicarum, qu'il voudrait universel. Ce projet est exposé en 1892 dans le Journal asiatique sous forme d'une magistrale "Lettre à M. Barbier de Meynard" datée du Caire, aussi remarquable par la sûreté des informations que par la prévision des exigences à satisfaire.

L'œuvre monumentale ainsi projetée, van Berchem va consacrer désormais à la réaliser son temps, son énergie et sa santé. De 1894 à 1903, dans la force de l'âge, il dépouille et publie lui-même ses matériaux concernant les inscriptions d'Égypte, première partie des Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum. Mais il se rend vite compte que, malgré sa résolution et son ardeur au travail, l'immense entreprise dépasse les forces d'un seul homme. Se réservant pour lui-même les volumes sur Jérusalem – deuxième partie (Syrie du sud) des Matériaux – auxquels il attache une importance particulière, il recrute au cours des années quelques collaborateurs choisis, pour leur confier en tout ou partie d'autres volumes du grand œuvre. Ainsi, pour la Syrie du nord, les archéologues allemands Sobernheim et Herzfeld et pour l'Asie mineure Halil Bey Edhem, directeur des musées de Constantinople. Mais il demeure l'âme et le centre de toute l'opération, son cerveau régulateur.

A ce moment, l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, dont il était devenu correspondant, puis membre étranger, en vue d'assurer l'exécution d'une œuvre trop considérable pour un seul, décide, sous l'impulsion de Gaston Maspéro et de Clermont-Ganneau, de prendre sous son patronage le Corpus inscriptionum arabicarum et de le rattacher au grand Corpus des inscriptions

sémitiques, créé naguère sur l'initiative d'Ernest Renan. Max van Berchem est adjoind à la commission qui s'occupe de ce recueil et chargé d'en diriger "la partie arabe". Les Matériaux continueront à paraître comme jusque là dans les Mémoires de l'Institut français du Caire.

Cette consécration et cet appui, qui soulageait le savant d'un souci lancinant, celui de l'avenir de son œuvre, donnent à son ardeur une impulsion nouvelle. Sa renommée continuait à grandir et le château de Crans, où des savants de tous pays viennent lui rendre visite, devient un des hauts-lieux de l'archéologie orientale. C'est plein d'entrain qu'après dix-huit années durant lesquelles il n'a plus guère quitté sa bibliothèque, van Berchem se prépare à un nouveau départ. Il avait toujours eu le clair pressentiment que sa vie, au rythme épuisant qu'il lui imprimait, était comptée, et il sentait que la dernière heure avait sonné s'il voulait encore en mener à chef l'œuvre suprême, à laquelle il se préparait depuis vingt ans, les trois volumes de son Jérusalem (deuxième partie du Corpus). Les relevés faits dans cette ville lors de ses premières campagnes devaient être révisés sur place à la lumière des évidences nouvelles qu'il avait entre-temps acquises en grand nombre, et d'autres devaient être faits.

Au cours d'un séjour préliminaire en 1913 à Constantinople, capitale de l'empire ottoman dont relevait alors Jérusalem, il obtient de son ami Halil Edhem tous les appuis officiels, tout en mettant avec lui la dernière main au tirage d'un volume de la troisième partie du Corpus (Asie mineure). Il rentre à Genève et, dans l'automne 1913, a lieu le grand départ, tout d'abord pour Le Caire où il va surveiller l'impression retardée de son monumental Voyage en Syrie. La légende veut que, débarquant à Alexandrie après dix-huit ans, il ait été reconnu par un drogman du port qui l'interpelle en ces termes : "Mais qu'as-tu fait du grand monsieur ?" C'était une allusion à Edouard Naville. En février, Mme van Berchem rejoint son mari et c'est une inoubliable semaine de détente en Haute-Egypte, au cours de laquelle on rend visite sur ses chantiers de fouille d'Abydos à l'égyptologue genevois et à Mme Naville. Le printemps venu, lorsque les vents glacés ne balayent plus le plateau de Judée, l'arabisant et son épouse partent pour Jérusalem. On est aux derniers temps de l'époque romantique de l'embarquement à Port-Saïd sur des bateaux enfumés pour Jaffa et du débarquement pénible par grosse mer, en caïque au large de la vieille cité arabe.

Des semaines d'un labeur acharné mais combien fructueux attendent Max van Berchem dans la Ville Sainte. Cette fois, il n'y est plus seul comme il y a vingt ans, livré à l'humeur capricieuse des préposés du Waqf (administration des biens religieux). Il arrive par la grande porte, muni des plus hauts appuis, et peut faire des recherches très complètes jusque dans l'enceinte du Haram al-Sharif. L'orientaliste, qui a atteint la plénitude de ses moyens scientifiques, est ici au centre même de son œuvre. C'est le cœur palpitant que, jour après jour, en compagnie de ses amis les pères dominicains français de St-Etienne, grands ouvriers de l'archéologie biblique, chez qui il habite, il foule ce lieu qui est parmi

les plus saints, cette esplanade où, mille ans avant le Christ, David bâtit l'autel de Jahwe sur un site depuis longtemps sacré... En ce lieu qui est également le plus saint de l'Islam après La Mecque, car il a vu l'ascension du Prophète, le calife Omayyade Abd al-Malik bâtit, cinquante ans après la conquête, la prestigieuse Qubbat al-Sakhra – la Coupole du Rocher ; non loin de laquelle s'élève la mosquée al-Aqsa – la "lointaine". L'épigraphie relative à ces deux seuls édifices, ainsi que les commentaires, occupent 227 pages grand format du Jérusalem !

Ses relevés achevés, l'orientaliste rentre à Genève à la fin de mai 1914, l'espoir au cœur et persuadé que plus rien ne va s'opposer à la publication de son grand ouvrage. Mais la guerre, qu'il avait depuis longtemps pressentie, éclate, et tout est arrêté. Elle est pour lui, si constructif, un long calvaire, tant par les ruines qu'elle accumule que parce qu'elle met une fin brutale à la collaboration internationale sur laquelle est entièrement basée son œuvre. Sa santé et son courage déclinent. Pourtant, en automne 1920, lorsque, la guerre finie, tout est enfin prêt pour l'impression, il reprend confiance. Dans un sursaut d'énergie, il part une dernière fois pour Le Caire surveiller lui-même les travaux. Ceux-ci s'engagent bien, mais des difficultés techniques imprévues surviennent en cours de route, qui vont gravement les entraver. C'est trop pour lui. Brisé et malade, il abandonne la lutte et rentre en Suisse pour y mourir le 7 mars 1921, à peine âgé de cinquante-huit ans.

La fin prématurée du grand arabisant, arraché en plein travail alors qu'il avait encore beaucoup à dire, fut considérée par ses collègues comme une perte difficilement réparable. L'âme du Corpus inscriptionum arabicarum, sa cheville ouvrière, disparaissait, découvrant un avenir lourd d'incertitude. "Un an, depuis lors, a passé" écrivait en 1922 Ernst Herzfeld, "mais le vide béant que sa mort a ouvert, la blessure qu'elle nous a infligée ne se sont pas fermés. Ils sont devenus plus profonds et plus brûlants."

Le sort du Jérusalem, du moins, était assuré. Max van Berchem avait eu la chance de trouver très tôt en Gaston Wiet, son cadet de vingt-cinq ans, le futur chef des études arabes françaises, un collaborateur et un ami fidèle. Chargé par la famille van Berchem d'assurer l'achèvement de la publication, il s'en est acquitté avec une grande conscience et a acquis par là un titre de plus à la reconnaissance du monde orientaliste.

Les limites imparties à ce rappel n'ont permis de retracer, de cette vie si féconde, que les lignes directrices. Nous avons dû laisser de côté les travaux accessoires, dont la liste, établie en 1923 par Alfred Boissier, comprend pourtant près de cent titres.

Quant à la bibliothèque scientifique de l'orientaliste, dont la valeur est inestimable, elle fut donnée après sa mort à la Bibliothèque publique et universitaire de sa ville natale.

Bornons-nous, pour conclure, à citer cet hommage que Sachau, le vieux maître de van Berchem, un de ceux qui lui avaient inculqué l'amour de l'Orient, adressait à sa famille au lendemain de sa mort : "Ce qu'il fut pour les hommes et pour la science vous le savez : unique sur son magnifique champ de travail, sans concurrent, sans adversaire, sans envieux..." »

BERCHEM, Horace van, « Il y a cent ans naissait Max van Berchem qui consacra sa vie aux inscriptions arabes », *Journal de Genève*, 16 mars 1963 (j'ai corrigé une coquille).

« Le 16 mars 1863, alors que la révolte causait des morts en Pologne et qu'à Genève l'hiver se prolongeait par un temps de bise et une température de 5 degrés à midi, l'inspection des tambours appartenant à la milice genevoise se déroulait sur l'ancien bastion de Hollande et celles d'autres troupes à la Treille. Insensible au bruit des armes, aux nouvelles de Vilna et ignorant encore le Comité de la Croix-Rouge en formation la même année, Mme van Berchem-Sarasin mettait au monde son second fils qui fut prénommé Max sans doute en souvenir de son ancêtre Maximilien van Berchem, conseiller de l'Amirauté à Rotterdam.

Dans une savante étude sur "Les premiers seigneurs de Berchem", M. René van Berchem a fait connaître la lointaine origine de cette famille possédant dès le XII^e siècle des biens étendus dans la Marche d'Anvers et en Brabant. Rappelons aussi qu'Hendrik van Berchem représenta le Brabant dans la séance des Etats généraux des Provinces unies de 1581 qui est sculptée sur le mur de la Réformation à Genève.

Une branche des van Berchem s'était fixée à Bâle à la Réforme. Certains de ses descendants s'établirent en Suisse romande au XVIII^e siècle. Le 10 juillet 1830, ils s'étaient alliés à la famille Saladin qui apportait en dot au grand-père de Max le château de Crans. Il passait ses vacances dans cette gracieuse demeure, construite cent ans avant sa naissance sur les pentes qui dominent le lac de Genève, en face du château savoyard de Beauregard.

Ayant perdu son père à l'âge de neuf ans, Max dut beaucoup à l'influence maternelle et à son grand-père Sarasin-Turretini, fils de Sarasin-Rigaud. Sa grand-tante était la sœur de Jean-Jacques Rigaud qui joignait les qualités d'un connaisseur d'art à celles de magistrat, étant l'auteur du fameux "Recueil de renseignements relatifs à la culture des Beaux-Arts à Genève".

De toutes ces ascendances, Max van Berchem avait acquis des qualités, des dons divers, une tradition mais il ne subit jamais cette emprise qui trop souvent réduit l'originalité en l'enfermant dans quelque étroit cadre ancestral. Le but de sa vie, il allait se le fixer lui-même ainsi qu'il se forgera, au début avec l'aide de ses maîtres, les instruments pour l'atteindre.

Van Berchem commença ses humanités à l'Institution de la rue Etienne-Dumont fondée par Elie Lecoultre et dirigée alors par Eugène Martine. Dès la première année, il y fut astreint à douze heures de latin par semaine et, quand il eut douze ans, à huit heures et demie de grec. Il s'y ajoutait l'étude biblique, considérée comme "un appel à la conscience bien plus que comme une affaire de mémoire".

Bachelier à dix-sept ans, Max van Berchem commence ses études à Leipzig où il s'oriente très vite vers l'arabe, passe à Strasbourg et revient à Genève à vingt-trois ans docteur de l'université de Leipzig. Sa thèse sur "La propriété territoriale et l'impôt sous les premiers califes" révèle un talent remarquable de déduction et des conclusions très sûres par exemple lorsqu'il montre les emprunts culturels faits aux peuples vaincus. L'auteur y affirme d'autre part une connaissance étonnante de la langue arabe au temps de Mahomet et de son successeur le calife Omar. En cas de doute, il remonte toujours à la source, lisant à livre ouvert et expliquant jusque dans les plus petites variantes les manuscrits arabes du Moyen Age.

A la fin de 1886, van Berchem décide d'étudier sur place les textes arabes et part pour le Caire. Dès lors, il voyage en Egypte puis en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, interrompant ses recherches pour un séjour à Paris où il travaille auprès de Barbier de Meynard et de Clermont-Ganneau. Le premier, né sur un navire venant de Constantinople d'un père français et d'une mère turque, successivement drogman à Jérusalem et attaché de légation en Perse où il fut collègue de Gobineau, possédait une connaissance pratique de l'Orient puis gravit les échelons académiques. Il était alors professeur au Collège de France et vice-président de la société asiatique présidée par Ernest Renan. Clermont-Ganneau, professeur d'archéologie et d'épigraphie orientale au Collège de France, avait découvert des stèles moabites rapportées au Louvre, déchiffré de nombreuses inscriptions et remplacé le marquis de Vogüe comme président de la Commission de rédaction du "Corpus" (recueil complet) des inscriptions sémitiques.

Dès ses premiers voyages, van Berchem s'était aperçu qu'en Orient les monuments anciens étaient menacés de disparaître soit par manque d'entretien soit par l'utilisation des pierres de taille à d'autres constructions. Avec un regard d'aigle, il mesure la perte que représenterait la disparition des inscriptions qui les recouvrent, souvent derniers vestiges des civilisations révolues, parfois seuls témoins authentiques de l'histoire féodale, les textes des chroniques ayant subi de nombreuses modifications des copistes.

Qu'il faille regretter les dégradations plus ou moins rapides des bâtiments du Moyen Age, van Berchem en est profondément convaincu, il a pour ainsi dire dans le sang cet instinct qu'ont connu d'autres grands historiens. Cela ressort de nombreuses remarques dans ses publications. Mais comment sauver ce qui reste, comment en conserver le souvenir aux générations futures ? Il ne se borne pas, comme autrefois Chateaubriand dans sa fameuse "Lettre à M. de Fontanes", à

pousser un cri d'alarme. Il prépare aussi une lettre à un membre éminent de l'Institut de France qui vient de succéder à Ernest Renan à la présidence de la Société asiatique. Supérieur en cela à ses illustres devanciers, van Berchem propose un plan concret, immense, digne de l'antiquité, pour sauver les textes et ainsi le souvenir de ce qui a été.

Dans la "Lettre à M. Barbier de Meynard" écrite au Caire en décembre 1892 et publiée encore la même année par le "Journal asiatique", Max van Berchem relève la valeur paléographique, philologique et avant tout historique des inscriptions arabes encore lisibles sur des monuments privés de toute protection. Ces vestiges s'étendent de l'Atlantique à l'océan Indien, de l'Asie centrale à la Nubie, source unique de documents de première main, matériel innombrable même si l'on se concentre sur les pays compris entre la Méditerranée, le Sahara et l'Arabie. Lui-même avait déjà relevé plusieurs centaines d'inscriptions au Caire. Toute l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et Bagdad devaient être explorés méthodiquement, les textes déjà publiés vérifiés et corrigés.

Dès lors, van Berchem n'interrompra l'immense entreprise du rassemblement des "Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum" que pour accomplir ses devoirs familiaux, militaires pendant la guerre de 1914 et patriotiques pour sauver de la pioche des démolisseurs ou de l'oubli quelques bijoux de l'architecture suisse.

L'œuvre que Max van Berchem a accomplie de 1892 jusqu'à sa mort, préparée déjà pendant les six années précédentes, eût été considérée comme complète et définitive par des chercheurs moins soucieux de la perfection. En outre, à notre époque elle eût été soutenue par des fonds nationaux et des équipes de collaborateurs. Seul en présence de difficultés presque insurmontables, obligé de soumettre les résultats de ses campagnes à des instituts éloignés de sa petite patrie, il n'en recevait que peu ou pas d'aide effective sinon pour les frais de publication. Souvent il transportait sur son dos ou sur le guidon de sa bicyclette tout son matériel comprenant une lourde et solide chambre photographique, un pied résistant, 12 combinaisons d'objectifs, 4 châssis doubles, 20 plaques et divers accessoires. Il rapportait de plus des carnets de croquis, des mesures directes, des plans. Pèlerin de la science sur les routes des villes saintes, renonçant aux ombrages du château de Crans et aux privilèges des chaires universitaires, cet intellectuel à la stature élancée et aux traits d'une rare finesse demeura longtemps insensible aux fatigues, aux intempéries et aux privations de la vie sur le terrain.

Max van Berchem a publié les "Matériaux" de son vaste recueil dans les "Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale" au Caire, les "Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres" et le "Journal asiatique" à Paris ainsi que dans les "Mémoires de l'Académie des sciences" à Berlin. Les travaux accessoires constituaient à eux seuls de prestigieux ouvrages archéologiques. Il est impossible de les mentionner tous, qu'il s'agisse du phare

d'Alexandrie ou de l'architecture musulmane de la Perse, des chefs-d'œuvre de l'art mobilier musulman ou de recherches sur les pays de Moab et d'Edom. L'un d'eux, le "Voyage en Syrie", écrit à la suite d'une campagne effectuée avec son concitoyen Edmond Fatio, décrit les châteaux des Croisés et les villes que baigne l'Oronte. Le Krak des chevaliers domine la plaine de ses tours et courtines. L'entrée de la première enceinte, découpée d'ogives, est surmontée d'inscriptions, d'autres textes gravés apparaissent sur la grosse tour, à l'angle sud-ouest de l'enceinte extérieure, à une hauteur inatteignable. C'est à l'aide d'une puissante longue-vue que van Berchem les a déchiffrées et a pu dater les restaurations successives de cette forteresse par les sultans du XIII^e siècle.

Passant par le Chaizar, forteresse entourée par les eaux de l'Oronte, l'épigraphiste atteint Antioche, admirant le site, les jardins fleuris au pied des escarpements rocheux. Parmi ces sources jaillissantes, ces vergers en fleurs, il est saisi de tristesse à la vue de ces bourgs modernes qui furent Antioche et Daphné. Au loin, des forteresses en ruine, assises sur de longs tertres calcaires, sont isolées par des vallons tapissés de lauriers-roses. Pour mieux connaître l'histoire des places fortes jusqu'au jour où Saladin les a reprises aux Francs, van Berchem serre de près les textes des chroniques arabes en poursuivant un itinéraire solidement établi. Sur les murs d'Alep, il étudie, par exemple, les inscriptions d'un émir, gouverneur de la citadelle en l'an 915, et les compare à des textes semblables au Caire.

Dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale, le savant orientaliste étendit le champ de son activité à la Turquie, à la Syrie du Sud et à Jérusalem. Il a passé des mois dans cette ville sur l'esplanade rectangulaire du Haram bordée par le mur de l'enceinte et formant une véritable cité dans la cité. Les édifices de toute taille, de tout genre et de tout âge de ce site trois fois millénaire lui offrent des matériaux de premier ordre. Dominant le tout, la merveilleuse coupole de la Sakhra – couramment mais faussement appelée mosquée d'Omar – se dresse en "hommage de l'islam à la tradition juive" tandis qu'El Aqsa est "la mosquée installée au berceau de Jésus".

Le classement des inscriptions de tous ces murs, portes d'entrée, portiques, escaliers, colonnades et terrasses présentait des difficultés que seules la science, la perspicacité et la patience de Max van Berchem pouvaient maîtriser. Il devait y parvenir après le premier moment de vertige en présence de cette architecture où le rocher de Jacob s'abrite sous le monument des Omayyades et le Temple des Croisés. En face de la Sakhra, l'Aqsa est entourée des souvenirs de Constantin, des prophètes d'Israël et de l'Arche de l'alliance, de Saladin et des Templiers. Tous ces lieux saints, baignés dans la même lumière, posaient à notre érudit des problèmes chronologiques que le relevé des inscriptions, l'établissement des textes et des commentaires, la critique des sources et la préparation des planches et des figures lui permirent de résoudre.

La guerre de 1914 vint subitement tout remettre en question. Fallait-il

continuer à sauver les textes des civilisations arabes au Moyen Age quand les cultures qui nous tiennent de plus près étaient menacées ? Jour après jour, pendant quatre ans, les canons anéantissaient au cœur de l'Europe cathédrales et sociétés humaines. Max van Berchem en ressentit les blessures comme dans sa propre chair. Il prit néanmoins le seul parti raisonnable, participa comme officier de réserve à la couverture des frontières suisses, continua quand il le put à mettre en ordre et à publier ses documents. Aussitôt la guerre finie, il entreprit de rapprocher, dans la mesure de ses forces, les milieux scientifiques des pays encore ennemis la veille.

Successivement correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'Institut de France, l'inlassable savant avait achevé de rassembler les inscriptions de Jérusalem et s'apprêtait à publier un nouveau volume du Corpus inscriptionum arabicarum. Conscient au plus haut degré, il voulut encore vérifier sur place les documents. Dans ce dessein, il entreprit seul en 1920 une campagne exténuante qu'il dut interrompre, brisé par la maladie, pour rentrer en Suisse. Il s'éteignit le 7 mars 1921, âgé de 58 ans seulement. Avant de mourir, il regretta de ne pas revoir une dernière fois le Forum à Rome. Par ce vœu, le génial épigraphiste révélait que la tâche surhumaine qu'il s'était fixée en Orient n'avait en rien diminué son attachement profond au berceau des civilisations latines. Sa fille Marguerite, archéologue à son tour, allait faire connaître les mosaïques prestigieuses puis découvrir une ville enfouie dans les sables du Sahara.

Jusque bien après sa mort, les collègues de Max van Berchem s'émerveillèrent de trouver du nouveau dans chacun de ses ouvrages sous une forme d'emblée parfaite que des campagnes ultérieures et de nouveaux travaux ne pouvaient pas faire vieillir. Il le devait à sa vaste culture, à un instinct très sûr et à un labeur acharné ne laissant rien au hasard et éliminant pratiquement tous les risques d'erreur. Au-delà des textes, il fixa les contours de l'architecture, des coutumes, des institutions qui formèrent les civilisations.

Avec lui disparaissait un des plus grands classiques de la tradition scientifique genevoise.

SCHAZMANN, Paul-Emile, « Il y a cent naissait un grand archéologue genevois, Max van Berchem, créateur de l'épigraphie historique arabe », *Tribune de Genève*, 16 mars 1963 (j'ai corrigé quelques coquilles).

« Nous avons commémoré le 16 mars le centenaire de la naissance de Max van Berchem, et il y a plus de quarante ans qu'il n'est plus parmi nous. Le signataire de ces lignes est probablement un des derniers survivants des disciples

que ce maître vénéré a dirigés sur l'épigraphie arabe et l'archéologie musulmane.

L'affection que je lui ai portée me permet de lui adresser l'hommage qu'ont mérité sa science, son dévouement à ses études et à ses amis, son culte désintéressé de la vérité historique, ainsi que le souci d'une modération de langage par crainte de froisser autrui. Tous ceux qui l'ont approché au cours d'une existence où il s'est dépensé sans compter pour les autres me font cortège pour m'inciter à parler de lui, non comme l'aurait voulu sa modestie, mais comme l'exige notre souvenir plein de reconnaissance envers un savant d'une intelligence claire et pénétrante, dont la rigueur scientifique n'a jamais cédé à la facilité.

Je conserve le souvenir d'un homme timide, étonné au premier abord qu'on ait recours à lui, et prenant son interlocuteur au sérieux. L'éclat de ses yeux rendait le contact émouvant et procurait une impression de confiance. Répondre à une lettre n'était pas pour lui un fait insignifiant : j'ai personnellement un cuisant regret d'avoir perdu, au cours de multiples déménagements, l'énorme paquet de lettres dans lesquelles il avait donné une solution à des demandes incessantes de renseignements et d'éclaircissements. C'étaient de véritables mémoires, avec de nombreuses références, comme pour une publication éventuelle. [...]

C'est auprès de l'orientaliste allemand Eduard Sachau qu'il acquit une solide connaissance de la langue arabe, et ce furent des entretiens avec Charles Clermont-Ganneau qui suscitérent sa vocation d'explorateur du Proche-Orient. A partir de l'année 1886, van Berchem entreprend jusqu'en 1895 six longues randonnées, au cours desquelles, après des séjours prolongés en Egypte, il parcourt toute la Palestine et la Syrie, du sud au nord. L'un de ces voyages fut accompli en compagnie d'Edmond Fatio : on rappelle qu'il donna lieu à une publication, le Voyage en Syrie, parue en 1914-1915. "D'un premier voyage", dit-il lui-même, "je n'ai rapporté qu'une impression d'ensemble et quelques copies rapides. Les relevés méthodiques des inscriptions de Jérusalem, entrepris en mars et avril 1893, furent poursuivis en avril et mai 1894. Mon voyage de 1895 fut consacré à la Syrie du nord. Au cours de l'année 1913, après avoir travaillé tout l'hiver au Caire, je me rendis à Jérusalem : je me mis aussitôt à l'œuvre et, à la fin de mai 1914, je rapportai des copies complètes, illustrées de clichés et d'estampages." C'est enfin le tout dernier voyage, en 1920/21, et les textes de Jérusalem sont donnés à l'impression, mais van Berchem revient précipitamment et rentre en Suisse épuisé. [...]

Il fut le premier à appeler au secours de l'histoire, telle qu'elle découle des manuscrits, les produits de l'architecture, les arts du dessin et les arts industriels, les monnaies, les cachets, les intailles et surtout, ce qui constitue l'immense originalité, les inscriptions. "L'épigraphie arabe", écrit son ami Lucien Gautier dans le Journal de Genève au moment de son décès [voir la nécrologie Max van Berchem, 1863-1921, Hommages rendus à sa mémoire, p. 9 ss], "voilà le domaine dans lequel il a conquis le premier rang parmi les savants contemporains et où il est devenu une autorité universellement reconnue."

Sa modestie se dégage de toute son œuvre : n'a-t-il pas défini "exercices de méthode" ses substantielles considérations sur l'épigraphie ? Ses premières études se présentent à nous avec les titres de Notes d'archéologie arabe et, par ailleurs, nous devons convenir que les Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum n'ont rien d'accueillant dans leur énoncé. Leurs lecteurs familiers savent bien qu'en dehors de leur valeur scientifique, ces ouvrages sont attachants et passionnants : on ne s'ennuie jamais dans la compagnie de Max van Berchem. Aucun paragraphe n'est insignifiant et le luxe des détails aboutit à de puissantes synthèses. Il faut aussi mentionner le style élégant des développements, et l'aridité de certains propos est compensée par le choix impeccable du vocabulaire et le déroulement harmonieux de la phrase.

La tâche que prévoit van Berchem est clairement exposée dans la fameuse Lettre à Barbier de Meynard, alors Président de la société asiatique de Paris, lequel la fait paraître dans le Journal asiatique en 1892. Cette Lettre à Barbier de Meynard est pour les arabisants la charte de l'archéologie musulmane et reste le digne pendant de la célèbre Lettre à M. Dacier par laquelle Champollion exposait son déchiffrement des hiéroglyphes. Retenons-en l'essentiel : "Un devoir s'impose aux études orientales : recueillir sans retard le plus de documents possibles en vue de réunir les matériaux d'un Corpus des inscriptions arabes. Les travaux parus jusqu'ici, et il y en a beaucoup d'excellents, sont des essais isolés. Ni le relevé, ni la publication des inscriptions n'ont été traités d'une façon systématique, et, parmi les textes recueillis, beaucoup sont restés inédits. Le temps semble venu de réunir tous ces travaux épars et de systématiser les recherches à venir."

Ainsi, dès le début, il insista pour que des recueils d'inscriptions voient le jour. "Si bien édité que soit un texte épigraphique, il n'acquiert tout son prix que dans un recueil où l'on peut le comparer à beaucoup d'autres. En histoire comme en biologie, les faits isolés ne sont rien par eux-mêmes ; il faut les grouper pour en tirer des conclusions." [...]

Les lois de l'épigraphie arabe sont exposées, à l'aide de formules toutes simples, dans un style familier et clair, avec une telle bonhomie, pourrait-on dire, que le lecteur doit en quelque sorte se défendre de ne pas les avoir découvertes lui-même. Des règles précises constituent les bases d'un manuel de diplomatique, et les cas particuliers, voire exceptionnels, trouvent naturellement leur place dans une synthèse générale et viennent s'insérer sans heurts dans un ensemble cohérent. [...]

Il faut se limiter, car on ne se laisserait pas d'énumérer les questions que Max van Berchem a traitées avec une maîtrise admirable.

Chargé, à la demande de Mme Max van Berchem, par l'Institut de France d'éditer les Inscriptions de Jérusalem, j'écrivais dans un court Avant-Propos : "Max van Berchem est mort usé par un labeur assidu : la bibliographie de ses publications, réunie pieusement dans la Revue archéologique par les soins de son ami Alfred Boissier, permettra de mesurer son extraordinaire activité scientifique.

Les notices nécrologiques qui ont été consacrées à sa mémoire dépassent la note habituelle de ses éloges funèbres : on sent, à les lire, que leurs auteurs y ont mis tout leur cœur. Tous ont voulu, non seulement exprimer leur admiration pour la clairvoyance érudite et la probité du savant, mais aussi dire leur profond regret de la disparition d'un homme dont la grande ambition, jamais satisfaite, fut d'obliger autrui. Tout les 'jeunes' qu'il a guidés si affectueusement le reconnaîtront avec moi."

J'ajouterai, en terminant, que son immense désir de rendre service n'a pas disparu avec lui. Il a laissé une collection de documents manuscrits, unique au monde, d'inscriptions arabes provenant de tout l'univers musulman, au total 32 carnets et un grand nombre de feuillets détachés, qui sont répartis dans 53 enveloppes. Il s'agit des copies personnelles de Max van Berchem, faites sur place, en Orient, dans les musées ou collections particulières d'Europe, ou résultant d'un déchiffrement effectué à la loupe sur des photographies qui, depuis des années, lui étaient envoyées de tous les points du globe. Ce matériel épigraphique, aux trois quarts inédit, est d'une utilité exceptionnelle. A compiler ces notes, dont j'ai rédigé un index très sommaire, et dont le regretté Etienne Combe avait entrepris le dépouillement méthodique, j'ai acquis la certitude qu'aucune exploration des pays d'Orient, dans un dessein d'archéologie et d'épigraphie, ne sera fructueuse sans un examen préalable de cet étourdissant dossier.

"Le vide laissé par la mort de Max van Berchem est de ceux qu'on ne mesure que peu à peu", écrivait Lucien Gautier dans les jours qui suivirent son décès. Genève et la Suisse se devaient donc de commémorer un de leurs compatriotes, qui doit rester pour eux un orgueil et une gloire, et je suis reconnaissant à la Revue suisse d'histoire de m'avoir permis de rendre à sa mémoire l'hommage d'une entière affection et de mettre en relief la belle unité d'une existence laborieuse. »

WIET, Gaston, « Max van Berchem (1863-1921), créateur de l'épigraphie arabe », *Revue suisse d'histoire*, t. 13, 1963, p. 379-388.

« En 1887, un jeune Suisse – il a vingt-quatre ans – débarque à Alexandrie accompagné de sa mère. Il appartient à la haute aristocratie genevoise dont certains membres, dotés des solides revenus que leur procure la gestion d'une banque, consacrent leur fortune et leur temps à des activités scientifiques. Le jeune Max a déjà reçu une excellente formation bilingue : il a séjourné deux ans au gymnase de Stuttgart avant de passer son baccalauréat à Genève. Il a alors dix-sept ans. En compagnie de son cousin, le linguiste Ferdinand de Saussure, il débute ses études universitaires à Genève, à la Faculté des Sciences où il

s'inscrit en sciences physiques et naturelles. Il y restera seulement deux semestres mais il en gardera le culte des "sciences exactes", de la précision, d'une méthodologie rigoureuse et éprouvée. Puis, sans qu'on puisse actuellement en déterminer les raisons, il décide de s'orienter définitivement vers les études arabes. L'Orient musulman va devenir pour lui l'objet scientifique auquel il consacrera sa vie. Il reprend le chemin de l'Allemagne, s'inscrit à l'Université de Leipzig considérée comme un des grands centres de cette science nouvelle : l'orientalisme. Après trois années d'études acharnées de la langue arabe et de l'histoire de l'Islam, il soutient brillamment sa thèse de doctorat sur un sujet de recherche économique et sociale : la propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. Il visite ensuite les universités d'Allemagne et de France où la langue arabe et l'histoire de l'Islam sont enseignées, pour prendre contact avec les grands maîtres de l'époque : Berlin où il fait une vive impression sur Sachau et Noldeke, Strasbourg, Paris où il consulte les cours de Barbier de Meynard, Schefer, Clermont-Ganneau et du baron de Rey.

C'est après ces contacts qu'il décide de partir pour l'Egypte avec sa mère où il passera un hiver entier. Que recherche ce Genevois qui arpente infatigablement les rues du vieux Caire, photographie monuments et inscriptions, longe le Nil à dos d'âne – accompagné de son professeur et fidèle ami, Ali Bey Bahgat, qui deviendra plus tard le directeur du Musée arabe du Caire ? Il est en quête d'une dimension de l'orientalisme que ne lui ont pas révélée ses échanges avec les grands maîtres du siècle, celle où il pourra découvrir le créneau dans lequel il s'insèrera, celle que lui dévoileront ses contacts avec la réalité du terrain. Le journal de sa mère, heureusement conservé, note jour après jour le travail accompli par son fils, son enthousiasme devant les monuments arabes et tout ce qu'ils lui apprennent sur la civilisation de l'Islam.

Ce premier séjour de Max van Berchem en Egypte a été d'une importance capitale dans son orientation scientifique. Il y a découvert la voie qui sera la sienne et dans laquelle il s'engagera à fond jusqu'à la mort. Cette voie sera celle de l'appréhension de la civilisation arabe et musulmane à travers ses monuments et ses inscriptions. L'archéologie et l'épigraphie arabes sont un domaine vierge dans lequel il a entrevu une documentation de premier ordre dont la richesse éclairera l'histoire arabe. Il explicitera plus tard les raisons de ce choix dans sa lettre à l'un des plus prestigieux orientalistes de l'époque, Barbier de Meynard, lettre dont nous aurons l'occasion de reparler :

Si la renaissance de l'orientalisme a donné une nouvelle impulsion à l'étude de la langue, de la littérature et de l'histoire arabes, il est une branche de ces études qui semble n'avoir pas encore provoqué tout l'intérêt qu'elle mérite : l'archéologie, et notamment l'épigraphie du monde arabe... Le séjour que j'ai fait, à différentes reprises, en Orient, m'a mis à même d'en mesurer tout l'intérêt, et j'ai résolu d'y consacrer une partie de mon temps.

Et plus loin il écrit : "On ne s'est pas encore servi des monuments pour

l'histoire ; on ne les a point interrogés comme on interroge une charte ou une vieille chronique. Si l'on tarde encore, ils ne seront plus là pour répondre". [...]

Pour Max van Berchem, l'orientalisme est une manière de rendre justice et hommage à ce que la civilisation arabe a apporté à l'Occident. [...]

Notre savant suisse partage certes l'opinion de ses contemporains pour qui l'orientalisme est une science à laquelle on se voue corps et âme, comme une entrée en religion (il mourra à 58 ans, usé physiquement et moralement par son travail), une science réservée à un petit nombre d'élus, mais pour lui cette science doit être parfaitement désintéressée. En ceci, il diffère de bon nombre de ses contemporains. Son orientalisme est dépouillé à la fois de visées colonialistes et politiques et de mobiles d'intérêt personnel ; ceci est dû en partie à sa nationalité suisse, mais surtout à son caractère généreux. [...]

Mais c'est surtout dans sa manière d'appréhender la civilisation arabo-musulmane que Max van Berchem diffère des spécialistes de son époque en cette matière. Son approche de l'Orient est à l'extrême opposé de celle de Renan.

"Une inscription n'est pas un texte", affirmait le philosophe.

"Un monument bien étudié vaut mieux que le meilleur texte", assure Max van Berchem. Et, au sujet des inscriptions, "elles servent à contrôler les sources manuscrites".

Certes, il apprécie la valeur des recherches scientifiques effectuées à partir des textes, mais, à ses yeux, ceux-ci ne livrent qu'un aspect partiel de la civilisation arabo-musulmane, aspect qu'il est nécessaire de confronter avec ces témoins irrécusables que sont les monuments et les inscriptions appartenant à la réalité encore vivante de cette civilisation. C'est cette démonstration qu'il tenta de faire dans le premier article qu'il écrivit, à la suite de son premier voyage au Caire, où le choc de la découverte du terrain orienta définitivement sa carrière. [...]

Pour lui, le couple "étude des textes et recherches sur le terrain" sera toujours indissoluble.

La problématique de son approche de la civilisation arabo-musulmane peut se résumer en trois points que nous commenterons :

- une étude préalable des textes pour cerner les problèmes à élucider,*
- une exploration méthodique du terrain,*
- une collation des données des textes et du terrain pour l'obtention d'un résultat scientifique le plus objectif et le plus honnête possible.*

Max van Berchem jugeait indispensable à tout voyage d'étude une préparation sérieuse, consistant à recenser tous les renseignements possibles sur le pays visité, renseignements fournis à la fois par les sources historiques et les travaux de ses devanciers. Si le temps lui manquait pour effectuer cette préparation, il préférerait remettre son voyage. [...]

Cette préparation achevée, Max van Berchem organise son voyage. Parfois, il part seul, mais le plus souvent il est accompagné par quelque autre savant suisse, tel Fatio avec lequel il parcourt la Syrie, ou une petite équipe de trois ou

quatre membres. Mais, dans l'un ou l'autre cas, il s'agit d'une véritable expédition scientifique qu'il finance lui-même, ce qui lui assure une indépendance totale. [Suivent quelques péripéties d'un voyage de 1888]

Au delà du pittoresque de l'expédition, il nous faut maintenant saisir la méthode de travail du savant sur le terrain. Rien n'est négligé. L'itinéraire est d'abord soigneusement noté. Ainsi, lors de son voyage avec Fatio en Syrie, les deux hommes établissent leur propre carte au 250'000. Après avoir relevé la cote sur une carte de la marine anglaise, ils retracent leur chemin en utilisant une boussole dioptrique, à double cercle et à viseur. Ils notent les altitudes établies avec soin par la méthode des observations simultanées du baromètre et du thermomètre, à deux stations, les visées et les noms de lieux. Max van Berchem se reproche de n'avoir pas apporté assez de soin à cette étude de la toponymie : "absorbés par d'autres travaux et doués d'une oreille peu délicate, nous avons trop négligé cet élément d'information". Pour réparer cette "négligence", il consultera au retour une pléiade de personnes connaissant la région, dont Martin Hartmann, "l'orientaliste le plus versé dans la toponomastique de Syrie du nord".

Aussi méthodique est sa prospection des monuments et des inscriptions. Il possède toute une série de carnets de voyage. Chacun d'eux est consacré à une ville ou une région. Il note le nom du monument avec ses références topographiques, il en fait une description sommaire accompagnée de relevés et croquis de détails. Certes, il n'est pas architecte et il en a conscience : "Nos notes, croquis et plans... sont plutôt des souvenirs personnels que des matériaux scientifiques. En les offrant aux savants et aux explorateurs, nous avons l'espoir d'attirer leur attention sur des monuments condamnés, pour la plupart, à une mort prochaine".

Il procède ensuite au relevé épigraphique, situe l'inscription dans le monument, la décrit minutieusement (matériau, dimensions, nombre de lignes, type d'écriture, décor, etc.) et copie le déchiffrement du texte. Il note ses hésitations, les problèmes qu'il se pose et, lorsqu'il ne parvient pas à décrypter les lettres arabes, il dessine ce qu'il voit pour pouvoir réfléchir plus à loisir sur ces "devinettes" que posent souvent les inscriptions aux épigraphistes.

Il complète ce travail par une série de photographies et même par un estampage, s'il le juge nécessaire.

Max van Berchem attachait une grande importance aux photographies qui constituent une documentation indispensable à l'épigraphiste et il apportait le plus grand soin aux prises de vue. Il emportait, à dos d'âne, tout son matériel qui, outre les appareils, comprenait des plaques de verre de deux formats 13 x 18 et 9 x 13 cm, les pellicules d'alors. De retour en Europe, il développait lui-même ses plaques de verre, les retouchait au besoin et les classait. Ces clichés remarquables, conservés dans les archives de Genève, sont toujours utilisables. C'est dire leur qualité. Il procédait lui-même également aux tirages sur papier et notait au dos les références correspondantes.

De retour en Europe, il établissait le bilan de son expédition et procédait à la mise en forme de son étude en vue de la publication. C'est dans cette troisième étape qu'il effectuait la synthèse entre les données fournies par les sources et celles qu'il avait recueillies au cours de ses prospections.

Tous ses travaux témoignent du soin avec lequel il vérifiait toute chose. Chaque inscription de son carnet était recopiée sur une fiche individuelle de grand format, avec le numéro de son cliché et de son estampage lorsque ce dernier existait. Il classait ces fiches par localité dans de grandes enveloppes. Il les collationnait ensuite avec les études déjà publiées dans le même domaine, puis les emmenait à Paris, à la Bibliothèque nationale, où il recherchait dans les manuscrits les renseignements qui concernaient tel ou tel personnage figurant dans ses inscriptions. Il n'omettait le dépouillement d'aucun ouvrage susceptible de lui apporter une information. A l'inverse, il corrigeait et complétait les études déjà publiées sur un sujet que ses prospections sur le terrain avaient pu éclairer. C'est ce dont témoignent les 2'353 annotations en marge de l'ouvrage de Röhrich sur l'histoire du royaume de Jérusalem. Il rectifie les noms propres de personnes ou de lieux, écrit l'équivalent des mots en arabe, souligne l'analogie entre un mot arabe et latin [...] et relève un détail qui corrobore ses propres idées. [...] C'est un va et vient perpétuel d'informations qui circulent entre les sources et les notes recueillies sur le terrain, véritable démonstration de la méthodologie qu'il a voulu inaugurer. Max van Berchem, dira de lui Lévi-Provençal, est "l'un des premiers savants qui, dans l'orientalisme, ait su mettre avec éclat, au service de l'archéologie musulmane, une incomparable formation historique et philologique".

Une réflexion sur l'orientalisme de van Berchem serait incomplète si l'on omettait de parler de son caractère international. Pour lui, pas de frontières entre les savants. Tous doivent collaborer à cette grande œuvre qu'est l'étude de la civilisation arabo-islamique, dans le respect mutuel du terrain de recherches de chacun et dans un esprit d'entraide. Il était sur ce point d'une extrême délicatesse. [...]

C'est dans cet esprit de collaboration internationale qu'il lance en 1892 (il a alors 29 ans) son grand projet du Corpus Inscriptionum Arabicarum. Il l'expose dans une longue lettre à M. Barbier de Meynard, lettre qui est devenue la charte de l'épigraphie arabe. [...]

Vingt ans plus tard, il présente ses collaborateurs et leurs recherches à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. C'est une véritable pléiade de savants de tous pays qu'il énumère devant cette haute instance scientifique [suit l'évocation d'une vingtaine de personnalités].

Il est intéressant de remarquer que, dans cette liste impressionnante de collaborateurs, figurent deux savants musulmans : Ali Bahgat et Halil Edhem, pour lesquels il a eu une véritable amitié. Sa sympathie profonde pour la civilisation arabo-musulmane et son attitude respectueuse de l'identité différente de chacun, lui ont permis d'inaugurer cette collaboration scientifique avec les orientaux eux-

mêmes. En cela, certes, il fut un précurseur.

Mais le témoignage le plus extraordinaire de l'internationalisme de ce savant reste encore sa correspondance scientifique qui ne comprend pas moins de 4'960 lettres, dépassant 7'700 folios et adressées à 553 correspondants... une mine précieuse pour qui veut retracer l'histoire de l'orientalisme à l'aube du XXe siècle. Malheureusement, la guerre de 1914 porte un coup irrémédiable à l'œuvre internationale de Max van Berchem. Ses collaborateurs vont se retrouver dans les deux camps ennemis. Lui-même est effondré. "Il partage intensément la souffrance de ces peuples devenus adversaires parmi lesquels il comptait tant d'amis", écrit sa fille. Sa mobilisation dans l'armée suisse interrompt son travail qu'il reprendra avec difficulté après la signature de l'armistice. Il est usé par le travail et déprimé. Il tente un dernier effort et retourne au Caire pour surveiller l'impression du Corpus de Jérusalem. Il rentre à Genève épuisé et meurt le 7 mars 1921. Il a 58 ans.

Il laisse derrière lui une œuvre immense, inachevée certes, mais déjà prodigieuse comme en témoigne sa bibliographie qui compte 115 titres d'ouvrages, d'articles et de comptes rendus. Ses Corpus du Caire et de Jérusalem sont un modèle toujours valable. "Les matériaux qu'il a rassemblés et en partie publiés, écrit Lévi-Provençal, sont et demeureront sans doute l'inventaire monumental le plus minutieux et le plus complet des métropoles, comme Jérusalem et Le Caire".

Une œuvre inachevée mais une route nouvelle ouverte aux jeunes orientalistes d'alors, celle de la collaboration avec les orientaux, à la fois sur le terrain et dans la préparation de la publication. C'est cette voie qu'emprunteront Massignon, Wiet, Combe, ses disciples.

En conclusion, nous remarquerons que l'Orient, perçu par Max van Berchem, est un objet scientifique et uniquement un objet scientifique. Il y a recherché la réalité vivante du passé, dans les monuments et les inscriptions – pour éclairer l'Histoire et avec le désir de rendre justice à cette civilisation – mais il semble avoir ignoré la réalité des hommes, ses contemporains. [...] On y rechercherait en vain quelque confiance, quelque réflexion sur cet Orient qu'il a pourtant aimé. L'homme est totalement caché derrière le savant ! »

ORY, Solange, « Max van Berchem, orientaliste », in : *D'un Orient l'autre, Les métamorphoses successives des perceptions et connaissances*, vol. II, Paris, 1991, p. 11-22 (j'ai corrigé quelques coquilles et n'ai reproduit ni la bibliographie ni les notes bibliographiques).

Voici enfin un article sur la Fondation Max van Berchem, à Genève, créée par l'archéologue Marguerite [25] Berthout van Berchem en hommage à son père Max [24] :

« POUR AVOIR PRÉSERVÉ UN NOMBRE INCROYABLE D'INSCRIPTIONS ARABES MENACÉES DE DISPARITION, CE GENEVOIS [MAX 24] A OUVERT UNE PORTE D'ACCÈS À LA CONNAISSANCE D'UNE GRANDE CIVILISATION.

A Genève, la Fondation Max van Berchem se consacre, sans faire de bruit, à la préservation des cultures arabe et islamique, quel que soit le pays. A l'origine, on trouve une forte personnalité, Max van Berchem (1863-1921). Il eut une idée de génie en se lançant dans le relevé des inscriptions islamiques, négligées et parfois peu accessibles, des édifices historiques au Caire, à Damas et dans la Vieille-Ville de Jérusalem. En somme, ce Genevois a aidé les Arabes à prendre conscience de leur patrimoine historique en leur donnant accès à des informations précieuses.

Un labeur écrasant. D'autant plus que van Berchem ne se consacra pas seulement aux inscriptions. Mais il étudia aussi tous les genres d'édifices, des mosquées aux fontaines publiques, remplaçant ainsi ces inscriptions dans leur environnement naturel. Ce qui donna lieu à un nombre impressionnant de photographies, de notes, de descriptions, de projets et de lettres.

Toutes ces archives sont conservées au bureau de la Fondation Max van Berchem et à la Bibliothèque de Genève. C'est donc cette fondation privée créée en 1973 par sa fille aînée, Marguerite [25] Gautier van Berchem, qui fait fructifier ce vaste héritage. Faisant partie des richesses secrètes de Genève, elle comprend notamment plus de 5'000 photographies, réalisées de 1888 à 1895 essentiellement, et autant de lettres adressées à Max van Berchem. En hommage à son père qu'elle admirait par-dessus tout, Marguerite van Berchem a d'ailleurs écrit, en collaboration avec Solange Ory, La Jérusalem musulmane dans l'œuvre de Max van Berchem.

Mais cette mise en valeur d'archives n'est qu'une des activités de la fondation qui finance aussi des études toujours en rapport avec les mondes arabe et islamique. Un panorama très large qui va, pour 2006, d'un palais à Tlemcen en Algérie à une forteresse à proximité de la mer Noire et à l'étude de la vieille ville d'Alep en Syrie. Il y a dix ans, les pays du Golfe étaient évoqués par une étude présentant Dubaï et Abou Dhabi dans la première moitié du XX^e siècle, alors que les huttes de paille n'ont pas encore été remplacées par des gratte-ciel. Trente-quatre ans après sa création, la fondation a le vent en poupe. Le nombre de candidatures pour l'octroi de bourses augmente chaque année. Sur vingt-sept dossiers examinés en 2006, quinze ont été acceptés, révèle Guy van Berchem, président de la fondation. »

[BONEL, Michel], « Van Berchem a révélé le patrimoine du monde arabe », *Tribune des Arts* [de la *Tribune de Genève*], n° 353, juillet-août 2007, p. 28.

* * * * *